



Pélerinages et médecine religieuse...

Depuis la nuit des temps et dans la plupart des civilisations, les hommes ont voyagé, par dévotion, vers des lieux consacrés. Dès la préhistoire, on le sait, des pèlerins se déplaçaient vers des sanctuaires pour implorer les bienfaits et les bontés de divinités qui se manifestaient par des miracles. De Stonehenge, en Angleterre, à Lourdes, il n'y a qu'un pas, (certes un grand pas...).

Etymologiquement parlant, le mot latin *perigrinatio* signifie « voyage à l'étranger » ; il faut entendre par là « voyage hors de son cadre de vie habituel ». Cette pratique est toujours d'actualité dans le monde chrétien : Terre sainte, Saint-Jacques-de-Compostelle, encore que, dans ce dernier exemple, la « boboisation » du phénomène peut prendre le pas sur le caractère religieux de la démarche ! Pour autant, n'oublions pas les nombreux pèlerinages locaux qui étaient plus accessibles et réalisables pour nos loin-

tains ancêtres, singulièrement en Beauce et Perche.

Saints protecteurs et guérisseurs

Pour soulager leurs maux, nos prédécesseurs n'avaient d'autre alternative que le recours soit aux remèdes populaires, soit à des pratiques empiriques ou encore aux secrets des sorciers(ières). En parallèle, avec ces pratiques dérivées du paganisme, le recours aux saints va s'imposer progressivement dans le monde paléochrétien. Dans l'inconscient collectif des populations en souffrance on spécialisa chaque saint en matière de guérison. Dans nos campagnes beauceronnes et percheronnes, on allait, selon l'expression consacrée par l'usage, « en voyage », c'est-à-dire vers l'église ou tout autre lieu où se trouvait la précieuse statue du saint à invoquer. La présence d'ex-voto (prothèses en particulier) témoignait de l'importance de ces voyages. Par ailleurs, les

patients en quête de guérison pouvaient faire intervenir une tierce personne qui intercédait en faveur du saint honoré, dispensant ainsi les malades de se rendre sur les lieux. Appelées « voyageuses », et à partir d'un diagnostic sommaire, ces femmes (car seules les femmes avaient ce pouvoir et la légitimité pour le faire) proposaient alors le ou les saints à invoquer. Partant tôt le matin, à jeun et à pied, c'était la règle, elles voyageaient tout en priant. Leur mission accomplie, « *elles rendaient leur voyage* » auprès de la famille qui les avait mandatées. On parlait rarement d'argent, mais il est très vraisemblable que la démarche n'était pas gratuite... Ces femmes étaient très respectées et très enviées dans la société rurale. (Note de l'auteur : nous avons eu dans notre famille « une voyageuse » très impliquée dans le pèlerinage de la Saint-Gourgon à Fontaine-la-Guyon).

Parmi les « voyages » les plus connus, on peut citer le pèlerinage de Saint-Blaise en l'église Saint-Maurice à Chartres qui détenait beaucoup de reliques. On y venait de très loin pour essayer de calmer les épileptiques qu'on appelait alors les « frénétiques ». La méthode



brutale et quelque peu barbare consistait à enfermer ces malheureux dans un coffre de bois pendant tout le temps de la neuvaine consacrée à ces malades. De manière très euphémique, on appelait ce coffre le « *le berceau de saint Blaise* »... Autre pèlerinage fameux, celui de la Vierge Noire dans la crypte de la cathédrale. Détruite à la Révolution, on lui attribuait la guérison de différentes pathologies, en particulier la stérilité des femmes. On dit même que certaines reines de France vinrent à Chartres pour cette raison.

Dans le Pays chartrain, on peut citer à Allonnes saint Sulpice pour les maux de jambe; à Auneau, saint Maur guérissait les douleurs et les rhumatismes; à Champhol, saint Denis

était invoqué contre la rage.

On faisait également intervenir les saints pour combattre certains phénomènes climatiques qui mettaient en péril les récoltes. La pluie était souvent demandée à saint Taurin à Pézy ; inversement, on allait supplier saint Piat dans le village éponyme en cas d'inondations. Cependant, dans le même temps, à Champrond-en-Gâtine, le célèbre abbé J.B Thiers, bien connu pour ses emportements, combattait ces pratiques qu'il qualifiait de superstitieuses. Au Coudray, saint Julien était censé guérir les dartres. Une mention spéciale pour Fontaine-la-Guyon dont nous avons déjà parlé, la Saint-Gourgon, célébrée le 9 septembre, était « courue » par les galeux ; les malades ou leurs « voyageuses » devaient passer sous une châsse pour obtenir la guérison. Puis, ils ou elles devaient se rendre au cimetière pour prier et déposer une épingle sur les bras d'une croix afin de fixer le mal. Saint Gilles guérissait de la peur à Luisant. A Mainvilliers, à l'ancien oratoire de Notre-Dame des Vauroux, aujourd'hui disparu et

dont la statue d'une Virgini pariturae se trouve maintenant dans l'église de la paroisse, on soignait les fièvres. Là encore, les fiévreux attachaient des rubans aux barreaux de la grille pour fixer le mal. A Meslay-le-Grenet, plus connu pour sa danse macabre, saint Blaise était requis non plus pour guérir de l'épilepsie mais pour soigner les bestiaux ! A Morancez, saint Germain guérissait les enfants de la colique et, dans une autre paroisse qui nous est chère, à Theuville, saint Ouen améliorait le sort des sourds.

On pourrait multiplier à l'infini des exemples de ces pratiques que certains qualifient complaisamment d'un autre âge. En ce qui nous concerne, nous ne porterons pas de jugement de valeur car nous pensons que ce procès d'intention n'est peut-être des plus pertinents dans un siècle désacralisant et désacralisé où l'on fait plus confiance à des pratiques aussi contestables que sont l'astrologie, la numérologie et bien d'autres « gogologies » du même tonneau...